**Analyse linéaire 2 :**

**« Une charogne », Baudelaire, *Les Fleurs du mal,* 1857 (jusqu’au vers 25).**

Poème original, qui s’attache à la description sublimée de la carcasse d’un animal que le Poète aurait croisée lors d’une promenade avec la femme aimée et dont il lui fait souvenir, « Une charogne » s’inscrit également dans la tradition du « Memento mori » (« Souviens-toi que tu dois mourir un jour », chère aux Anciens). Le poème se compose de 48 vers dont nous étudierons les 24 premiers, composés en quatrains de rimes croisées, alternant des alexandrins et des hexasyllabes. La force du poème est de transformer la carcasse en un monde animé et merveilleux. Comment a charogne est-elle transfigurée par la parole poétique ?

Trois mouvements composent le texte qui s’ouvre le souvenir de la découverte surprenante de la carcasse en décomposition au bord du chemin lors d’une promenade avec la femme aimée auquel le Poète s’adresse. La description de la charogne en décomposition varie les détails morbides et répugnants mais par le biais du motif des insectes permet de redonner vie à l’inerte et de le transfigurer en un objet vivant et épousant le rythme du monde, du cycle naturel. Un brusque retour à la réalité est néanmoins permis par la présence de la chienne charognard, et donne lieu à une réflexion sur le memento mori et le pouvoir d’immortalité de la poésie pour transformer le souvenir des amours défuntes en œuvre d’art : le poème.

Le premier quatrain s’ouvre sur l’interpellation de la femme aimée avec une métonymie emphatique et passionnée, « mon âme » pour lui proposer d’évoquer un souvenir avec la périphrase « l’objet » avec l’article défini qui pose une évidence. Le lecteur imagine tout sauf ce qui est à suivre car le « vîmes » renforce le lien intime, et le vers 2 joue à surenchérir sur la douceur de l’instant en doublant les adjectifs qualificatifs : « beau » et « si doux » renforcé par l’intensif. L’indication temporelle de l’été renforce le caractère euphorique du texte, qui est brisé à la fin du vers 3 avec la périphrase « une charogne infâme », retardée par l’indication spatiale « Au détour d’un sentier », qui semble indiquer la surprise d’une brusque rencontre avec l’innommable. Le vers 4 donne à nouveau une indication spatiale avec la métaphore « lit de cailloux » qui rajoute de la dysphorie au texte.

Cette métaphore semble filée par la suivante qui ouvre le second quatrain avec la métonymie « les jambes en l’air » et la comparaison « comme une femme lubrique » qui évoque la prostituée du « lit de cailloux ». La provocation est réelle de la part de l’auteur, puisque la carcasse d’un animal non précisé, est remplacée par l’image de la prostituée offerte. C’est aussi le scandale de la mort, impudique et soudaine qui est sans doute évoqué. La chaleur semble à son comble avec « brûlante » qui renvoie à l’été, et la décomposition avec les gaz est mise en scène de façon hyperbolique avec « suant les poisons ». L’animal, les 4 fers en l’air, offre la vision de son « ventre », et Baudelaire renforce sa culpabilité « d’une façon nonchalante et cynique » comme si le spectacle de la mort lui était imposé pour le narguer. Le poète insiste sur le sens de l’odorat avec « plein d’exhalaisons » pour saturer le lecteur de dégoût.

Le 3eme quatrain marque le paradoxe de la beauté du jour avec « Le soleil rayonnait » et la présence de la charogne avec la périphrase « pourriture ». L’ironie du Poète s’exerce alors avec la comparaison « Comme afin de la cuire à point » et s’amuse à imaginer un troc entre le soleil et la nature quant à la transformation d’un objet en une multitude par décomposition (« rendre au centuple). Il s’agit de mettre en valeur l’idée d’une recomposition de la création divine de « la grande Nature » qui devient une allégorie par l’usage de la majuscule.

Les éléments naturels sont partie prenante de la scène ; le « ciel » sans majuscule mais personnifié par son regard, contemple le paradoxe de « la carcasse superbe » dont l’oxymore se prolonge avec la comparaison de « comme une fleur s’épanouir » indiquant que le processus naturel de décomposition, créatif d’autre chose que l’animal de départ, est un miracle de la nature digne d’une naissance. Cette euphorie est d’emblée mise à mal par les vers suivants avec un retour à la situation initiale de la promenade et la présence de la femme aimée avec le récit de sa réaction : « La puanteur était si forte, que sur l’herbe/ Vous crûtes vous évanouir ». La délicatesse supposée de la jeune femme est cyniquement mise à mal par le poète dont l’emploi du passée simple marque le raffinement.

Une description précise de la décomposition continue à l’imparfait au quatrain suivant : les insectes, « mouches bourdonnaient », métaphore des « noirs bataillons de larves » marque le combat de la nature contre elle-même. La vision reprend toujours la partie ventrale « ventre putride » avec l’adjectif qualificatif dysphorique. Les vers s’étirent suivant un rythme plus ample, avec des allitérations nasales, puis vient une rupture avec le rejet « De larves ». Le poète ne nous épargne rien, les larves « coulaient comme un épais liquide », la comparaison marque ce moment où la matière en liquéfaction engendre des insectes et se transforme. L’oxymore « vivants haillons » marque ce même phénomène où l’inerte donne naissance au vivant.

Le quatrain suivant, suit le rythme régulier de l’alexandrin avec des césures marquées. La multiplication des verbes de mouvement « descendait, montait », « s’élançait » marque la transformation du « tout cela », périphrase qui peine à préciser ce qu’est réellement encore ce cadavre. La comparaison « comme une vague » marque la puissance inéluctable de cette métamorphose. Le gérondif « en pétillant », renforce la métaphore liquide. La comparaison « On eût dit que » marque le caractère exceptionnel du « souffle vague » avec une rime totale, comme un souffle divin pour animer la matière et du renouvellement de la vie par elle -même « Vivait en se multipliant » qui renvoie à « rendre au centuple » du vers 7.

L’ouïe est le sens le plus sollicité dans le dernier quatrain étudié : la carcasse est devenue par métaphore « un monde » qui « rendait une étrange musique » ; ainsi le poète s’étonne mais s’émerveille par des comparaisons mélioratives avec les éléments naturels « Comme l’eau courante et le vent », mais aussi le travail humain du vanneur. C’est surtout la comparaison avec le geste traditionnel de ce dernier qui l’intéresse pour essayer de rendre compte du bruit et du rythme de métamorphose de la carcasse.

Le cadavre animal est ainsi transfiguré en un objet extraordinaire, qui subit le miracle du cycle naturel de la matière, qui par décomposition, crée la vie. Or, si on est bien dans la sublimation de l’horreur par les oxymores, il ne faut pas oublier la présence de la femme aimée sur laquelle le poète exerce son ironie à la voir défaillir de dégoût. La fin du poème utilisera cette scène comme un memento mori, lui prédisant le même destin que la charogne, à ceci près que la littérature lui confèrera l’immortalité.